



POÉSIE

In articulo mortis

PAR ODILE HUNOULT

**« Il y a de la place en moi, mieux : il y a de l'espace
pour vos plaintes et vos blasphèmes
et même pour la joie... [...]]
Ici vous pouvez pleurer et maudire,
et au plus profond du mystère, rire aussi, même rire...
et rien ne vous empêchera de repartir.
Je suis ici et vous, vous ne faites que passer... »**

VLADIMÍR HOLAN

À L'ARTICLE

trad. du tchèque par Xavier Galmiche

Fissile, 216 p., 20 €

« **C**es choses d'absinthe, belles d'être amères », écrivait en 1968 Aragon dans sa préface à *Une nuit avec Hamlet* (1) qui a consacré en France Vladimír Holan (1905-1980) comme un des grands poètes du XX^e siècle après la parution l'année précédente chez P. J. Oswald du recueil *Douleur* (2). *Une nuit avec Hamlet*, publié en 1964 à Prague, a été composé entre « 1949-1956, 1962 », selon la datation ambiguë qui se trouve à la fin de l'œuvre. Aragon : « "Maman, qu'est-ce qu'il s'est passé en 1956 ?" Ne leur dis pas, ô mère ! ils le découvriront bien tout seuls ». Quant à l'année 1949, quelques faits connus – mais la biographie de Holan est avare de son intimité – indiquent que le destin a posé sur lui son croc : naissance de sa fille Katerina atteinte de trisomie 21, rupture avec les communistes et marginalisation, mort de son ami le poète Frantisek Halas :
« *Vouloir changer son destin ! alors que c'est lui
qui se tourne contre nous
pour n'être pas plus cruel encore... »*

Ou bien :

*« Changer de destin ! Mais du changement (il ne s'agit pas de remise en liberté)
on doit toujours faire la demande, ou même la supplique.*

*Et comme cela même est transgression,
nous pousserions des cris dès le premier coup,
mais nous faisons les timides :
dès le deuxième coup nous ne pouvons plus crier.*

Si nous tenions bon, nous ferions la demande, et même la supplique... »

Les poèmes figurant dans *À l'article*, publiés en 1967, écrits si l'on en croit le sous-titre entre 1961 et 1965, succèdent donc de très près à l'écriture d'*Une nuit*. Ce sont les années de la reconnaissance en son pays même et bien au-delà. Le titre original (*Na sotnách*) « est l'équivalent, à peu de chose près, de la formule in articulo mortis » (Xavier Galmiche, dans sa postface). On comprend que le recueil se veut testamentaire. Il reste pourtant à Holan une vingtaine d'années à vivre.



« Vieillesse ou doit-on dire décrépitude n'ont plus d'Ange gardien,
et comme le destin lui-même refuse sa main sans qu'elle ait même le droit de le tenir par la manche,
tu ne marches plus qu'à tâtons,
à l'aveuglette et d'un pas lourd... »

Holan est né à Prague en 1905, dans l'Empire austro-hongrois, au cœur des bouleversements du siècle. Il commence à publier dès 1926 des poèmes néo-symbolistes dans la lignée malmarméenne. Partie prenante de l'avant-garde pragoise, il participe avec Frantisek Halas au « poétisme », mouvement parent du dadaïsme ; il est compagnon de poètes qui feront route avec les surréalistes, comme Vitezslav Nezval et Jaroslav Seifert, proche aussi de Josef Sima, le peintre du Grand Jeu. Il explore alors en musicien les rythmes et les sonorités de la langue. Mais c'est un solitaire, rétif à toute école. S'il s'engage sur un chemin, c'est pour aussitôt prendre la tangente, et c'est même l'essence de son écriture et de sa pensée, insaisissable, toujours en dérobades, en cascades d'interrogations, fascinante par sa labilité.

L'orage qui se déchaîne en 1938 sur l'Europe centrale métamorphose la voix de Holan. Antinazi déclaré dès les années trente, soviétophile à l'entrée de l'Armée rouge en 1945, il prend parti pour les communistes en 1948 pour s'en écarter bientôt : en 1949, le poème « Aux ennemis » dénonce le cynisme du régime. Exclu du Parti en 1950, il se cloître dans sa maison de l'île Kampa à Prague, sur la Vltava, et dans la solitude cadennassée qui a fait sa légende. Il travaille la nuit, écrit ses œuvres majeures, *Une nuit avec Hamlet*, puis *Toscane* (3). Leur publication attendra l'embellie de la fin des années

soixante. En 1977, physiquement et moralement atteint après la mort à vingt-huit ans de sa fille, sa santé déjà fragile se désorganise ; il cesse d'écrire et meurt le 31 mars 1980.

« La douleur jamais n'arrive à grandeur d'homme.

Elle est toujours plus grande que lui,
et pourtant il lui faut entrer dans son cœur... »

(*Douleur*)

À l'article est composé de poèmes brefs. C'est un « journal poétique » en quête de sens dans le non-sens, la recherche d'une morale, d'une lueur ou d'une résignation, à travers paraboles ou aphorismes. Le rythme n'est pas celui des grands poèmes qui semblent avoir été écrits à toute allure et d'une seule coulée alors même que leur période de rédaction s'échelonne sur un temps très long (4). On n'y est pas accueilli avec des mots de bienvenue. Le premier poème sous forme de dialogue vaut avertissement :

« – Comme vous le voyez, chez vous nous sommes hors de nous !

– Oui, sans rien dans les mains !

– Est-ce un reproche ?

– Non, mais comme vous ne savez pas de quoi il s'agit, il vous faut retourner ! Vous trouverez sûrement ! »

Le seuil ainsi marqué, au lecteur d'entrer s'il le veut. Holan jette l'hameçon et rompt sa ligne. On retrouve dans *À l'article* les formes dialoguées si caractéristiques de Holan, avec sa désinvolture, ses brusqueries, ses ellipses de conversation familière, mais le baroque particulier aux grands poèmes – l'accumulation de thèmes et d'images en cascade qui s'engendrent les uns les autres – y fait place à un ton oraculaire, « dickinsonien », gardant ses distances, au lieu de jouer avec la distance entre familiarité et retrait. Poèmes de solitude, de mort dans la vie



même, d'appel inutile, où les êtres se font signe et se ratent plus désespérément, plus vainement encore que dans *Toscane*, car il n'y a plus d'espoir ni de rage. De la trivialité rageuse, il ne reste plus qu'une poussière retombée ; et de la truculence amère, que l'amertume, mais c'est bien la même angoisse existentielle. Creusant la douleur, extrayant de la douleur encore la douleur pour l'exhiber, l'effarer, la crucifier mieux, vivre plus amèrement encore. Renchérissant sur l'absurde comme une provocation à faire surgir du néant même ce qui pourrait être ou tenir lieu d'une lumière, d'un secours.

Fascinant, Holan n'est pas facile et ne se donne pas, toujours présentant ses amorces et toujours se refusant. « *Obscurément éloquent* », écrit Petr Král (5). Il n'y a pas d'hermétisme chez Holan, mais un resserrement sur soi – au sens où rien de l'intime ne transparait – d'une telle tension que le lecteur en ressent la gravité, c'est-à-dire le poids qui l'aspire. C'est toute la luminosité noire de Holan.

« *L'obscurité d'une phrase ou d'une autre
dont nous n'avons pas compris les ténèbres
s'illumine parfois d'un tel feu
que nous en sommes aveuglés...* »
(*Une nuit avec Hamlet*)

1. Gallimard, 1968.
2. *Douleur* (1949-1955), P. J. Oswald, 1967 ; *Métropolis*, 1994, traduit par Dominique Grandmont.
3. L'Atelier La Feugraie, 2001, traduction Jiri Pelan et Yves Bergeret. Les mêmes ont également traduit *Mozartiana* (1952-1954), publié aux éditions Unes en 1991.
4. Leur longue maturation n'est pas étrangère aux contradictions et aux contractions temporelles dont joue Holan.
5. Dans le numéro spécial de *La Revue de Belles-Lettres* consacré à Holan (1991).